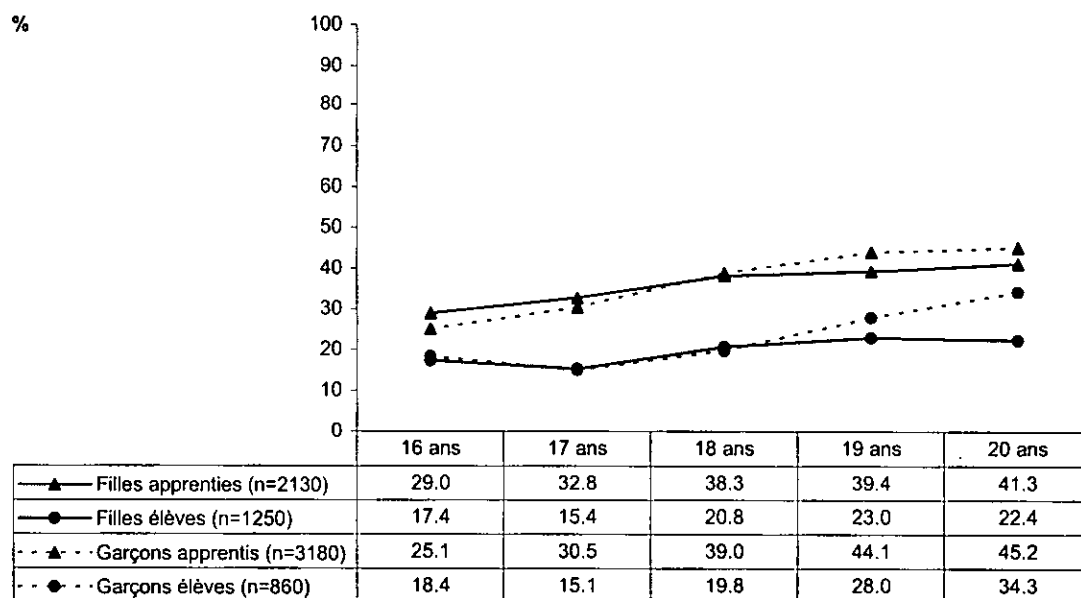


3.4.2 Tabac

La consommation de tabac chez les jeunes, en Suisse comme à l'étranger est un sujet majeur de préoccupation : d'une part, il est démontré que l'usage de tabac débute la plupart du temps à l'adolescence et, lorsqu'il devient régulier, tend à perdurer tout au long de la vie, entraînant des problèmes de santé majeurs (Peto, Lopez, Boreham, Thun, & Health, 1994; Vitale, 1998). D'autre part, la majorité des études faites auprès des jeunes, en Suisse et à l'étranger, démontrent une augmentation de la consommation de tabac, notamment chez les filles, au cours des deux dernières décennies (Arènes, Janvrin, & Baudier, 1998; Calmonte, Kooler, & Weiss, 2000; Currie, Hurrelann, Settertobulte, Smith, & Todd, 2000; Janin Jacquat & François, 1997; Schmid, 2003).

Le Graphique 3.4-8 présente les pourcentages de fumeurs réguliers à différents âges, par sexe et filière professionnelle séparés. Il montre que le taux de fumeurs augmente encore notablement entre 16 et 20 ans. Si l'on estime que le pourcentage de fumeurs réguliers (consommation quotidienne) est de l'ordre de 4% chez les filles et de 6% chez les garçons de 13-14 ans (Schmid, 2003), respectivement de 19% et 18% à l'âge de 15 ans, et enfin de 30% et 40% à l'âge de 20 ans (toutes filières confondues), on se rend compte que l'apprentissage de la consommation régulière de tabac se poursuit au delà de la scolarité obligatoire, donc après l'âge de 15 ans. Le nombre de cigarettes fumées quotidiennement par la majorité des répondants est de l'ordre de 10 à 12, sans variation notable selon l'âge. Les apprentis garçons semblent fumer significativement plus, avec une moyenne qui se situe plutôt autour des 15 cigarettes par jour.

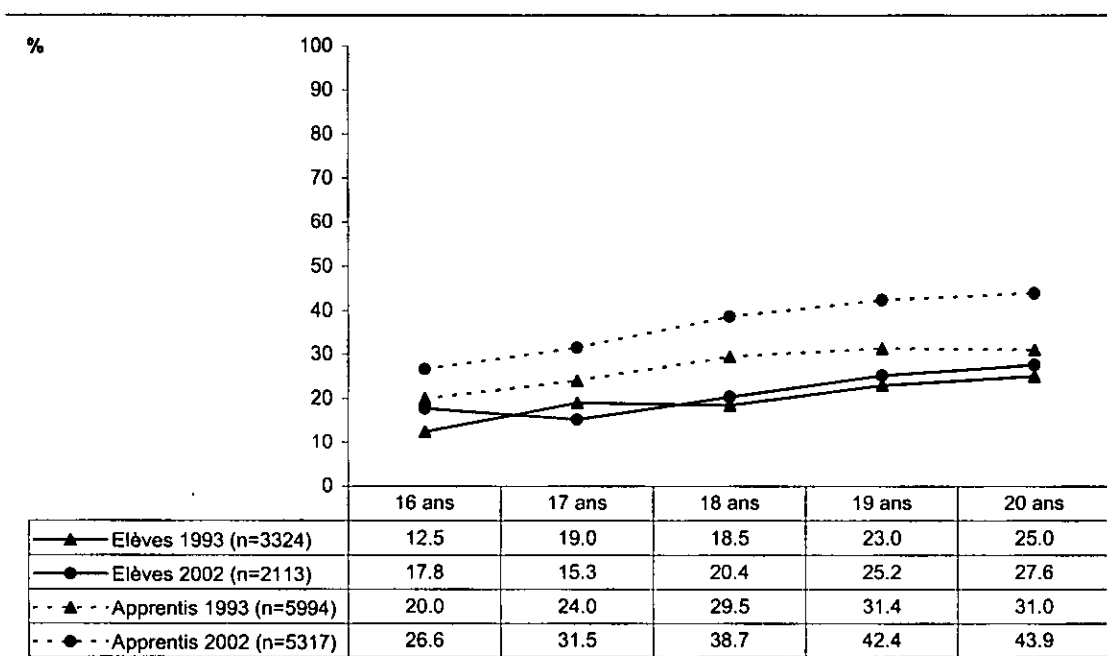


Graphique 3.4-8 Pourcentages de jeunes se considérant comme fumeurs réguliers, selon le sexe, la filière de formation et l'âge (SMASH 2002, Q75)

Par ailleurs, ce graphique fait apparaître des différences très significatives dans le taux d'usage de tabac entre apprentis et élèves, ces derniers, tant les filles que les garçons, présentant des taux en moyenne inférieurs d'un tiers voire de la moitié. Par rapport à la dernière enquête effectuée il y a 10 ans, l'écart entre élèves et apprentis semble s'être creusé. Les différences entre filles et garçons sont faibles mais tout de même significatives, notamment entre 19 et 20 ans, âge auquel il semble subsister plus de garçons fumeurs que de filles, un phénomène déjà constaté il y a 10 ans. Les filles qui prennent des

contraceptifs oraux sont-elles plus sensibles à l'importance d'arrêter de fumer ? Cela semble peu probable ; dans un article publié récemment, il a été montré que le pourcentage de jeunes qui renoncent à fumer avant l'âge de 20 ans est sensiblement le même chez les filles et les garçons (Bonard, Janin-Jacquat, & Michaud, 2001). Il est plus vraisemblable que les répondants jeunes (15-17 ans) du présent collectif appartiennent à une cohorte dans laquelle le tabagisme est plus répandu chez les filles que ce n'était le cas auparavant, comme le montre les résultats des enquêtes successives HBSC menées par l'ISPA (Schmid, 2003).

Que dire enfin de l'évolution du pourcentage de fumeurs depuis 10 ans ? Il importe de rester prudent, la composition des collectifs des enquêtes 1993 et 2002 étant un peu différente. Il semble néanmoins que les pourcentages aient globalement augmenté, pour chaque tranche d'âge et filière considérées ; comme le montre le Graphique 3.4-9, cet accroissement serait nettement plus sensible chez les apprentis que chez les élèves, de l'ordre de 20% à 30 % selon les tranches d'âges considérées. Cette évolution recoupe les résultats de diverses enquêtes menées ces dernières années en Suisse, notamment celle de l'ISPA (Schmid, 2003) et impose une réflexion approfondie sur les stratégies de prévention à développer (Binyet & de Haller, 1993).



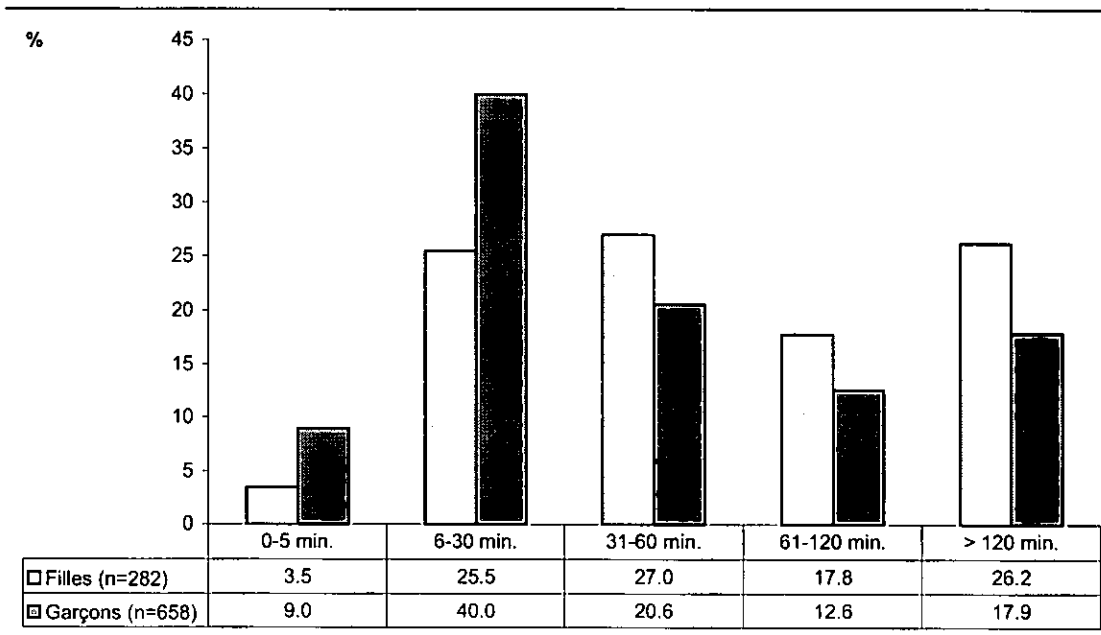
Graphique 3.4-9 Pourcentages de jeunes fumeurs, selon la formation et l'âge, comparaison 1993-2002 (SMASH 2002, Q75)

Les recherches menées à l'étranger démontrent que le risque de rester un fumeur de cigarettes augmente avec la précocité de l'âge auquel cette habitude se prend. L'âge moyen auquel les répondants fumeurs ont commencé à fumer « régulièrement » la cigarette varie selon le sexe et la filière professionnelle : il est de 14.9 ans pour les filles apprenties et de 15.2 ans pour les élèves, tandis qu'il est de 15 ans et de 15.5 ans respectivement pour les garçons apprentis et élèves.

Une manière simple et souvent utilisée de tester l'importance de la dépendance à la nicotine chez les adultes est de demander aux sujets interrogés le temps qui sépare le réveil de la première cigarette. Nous avons posé cette même question aux répondants de la présente enquête. Le Graphique 3.4-10 donne les résultats à cette question et montre qu'un pourcentage très important de jeunes, surtout de garçons, fument leur première cigarette dans un délai d'une heure, voire d'une demi-heure suivant leur réveil, signant ainsi déjà une dépendance à la nicotine relativement nette. Cette dépendance est plus

3.4 Comportements liés à la santé

marquée parmi les apprentis des deux sexes : par exemple, 53% des apprentis garçons contre 23% des élèves garçons fument leur première cigarette dans un délai de 30 minutes après le lever.



Graphique 3.4-10 Profil de consommation des jeunes fumeurs, suivant le temps séparant le réveil de la première cigarette fumée et selon le sexe (SMASH 2002, Q75)

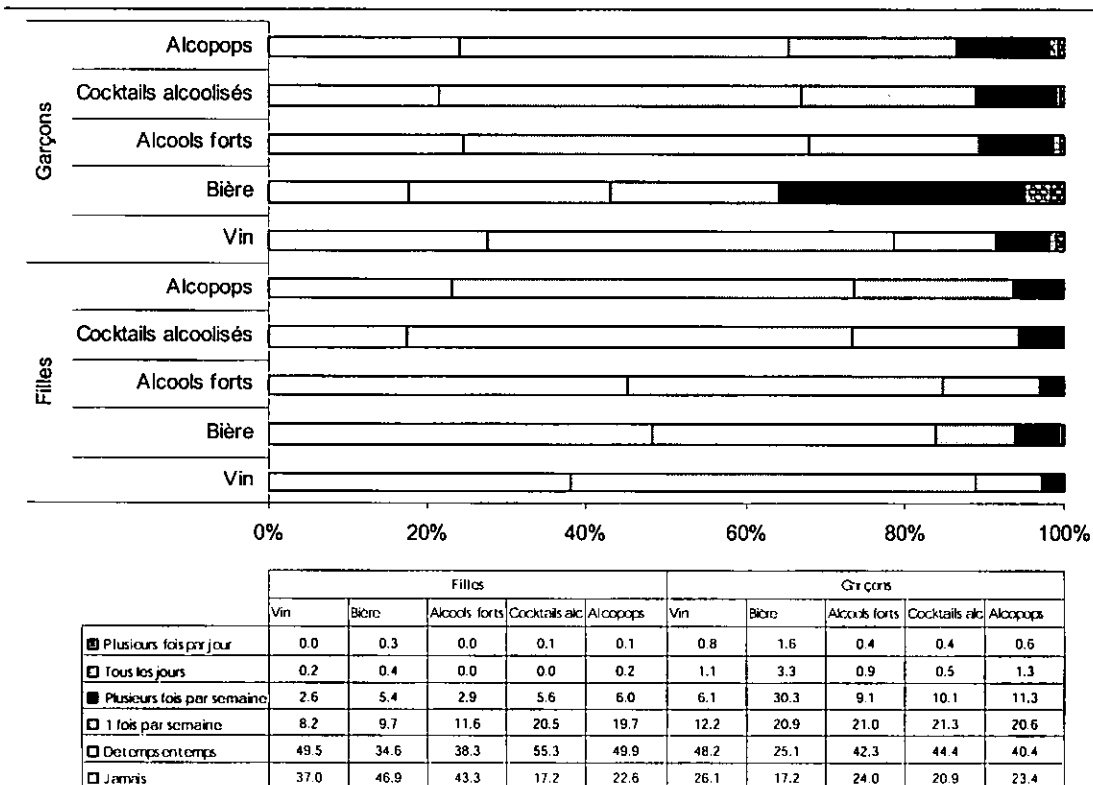
En conclusion, les résultats démontrent qu'un jeune sur trois se considère comme fumeur régulier, dans une proportion un peu plus importante parmi les apprentis que parmi les élèves. En outre, les pourcentages de jeunes fumeurs semblent avoir passablement augmenté depuis 10 ans, comme c'est le cas chez les jeunes de moins de 16 ans (Schmid, 2003). Il est heureux que l'OFSP se préoccupe de cette situation et mette sur pied diverses campagnes de prévention à l'échelon national et régional. Il est justifié d'intervenir très tôt avec des outils de type interactif comme l'acquisition de compétences de vie et de gestion de la pression des pairs et des médias (Kumpfer, 1999; Tobler, 2000), de même que de chercher à faire participer les parents à de telles actions. Cependant, il ne faut pas négliger l'utilité d'actions environnementales comme celles des écoles et des lieux sans fumée, et promouvoir également, auprès des adolescents plus âgés, l'accès à des programmes de sevrage tabagique (Bonard et al., 2001; Donovan, 2000; Klein, Levine, & Allan, 2001). Par ailleurs, les analyses effectuées sur le thème de la lutte contre l'usage de tabac par les jeunes insistent sur l'efficacité d'actions à l'échelon législatif et économique, telles que la restriction d'accès à la cigarette, la restriction de la promotion du tabac dans les médias et enfin l'augmentation du prix du paquet de cigarettes (Bruvold, 1993; Chaloupka, 2003 ; Stead & Lancaster, 2002).

3.4.3 Alcool

Le public et même certains professionnels tendent à oublier que la substance psychoactive la plus consommée par les jeunes demeure l'alcool et non le cannabis. Cette mésestimation est d'autant plus regrettable que la consommation abusive d'alcool reste un des problèmes de santé publique les plus sérieux dans notre pays comme dans beaucoup d'autres pays européens : selon une étude récente (Ezzati et al., 2002) la consommation problématique et abusive d'alcool vient en troisième place après l'usage du tabac et l'hypertension comme cause de morbidité dans l'ensemble de la population. De multiples recherches mettent en évidence l'importance de la précocité d'accès aux consommations alcooliques et la fréquence du recours à l'alcool comme facteurs associés à un futur comportement problématique (Augustyn & Simons-Morton, 1995; Ellickson, Tucker, & Klein, 2003; Foxcroft, Lister-Sharp, & Lowe, 1997; Ledoux, Sizaret, Hasler, & Choquet, 2000; Patton, 1995). Il est donc de toute importance d'évaluer de façon systématique et répétée les comportements des adolescents dans ce domaine.

La simple évaluation des quantités et des fréquences d'alcool consommées ne permet pas d'approcher avec finesse les rapports que les jeunes entretiennent avec l'alcool. Contrairement à l'enquête d'il y a 10 ans, le questionnaire actuel comportait plusieurs questions permettant d'analyser les conduites d'abus comme le « binge drinking » (consommation de 5 boissons alcoolisées lors d'une même occasion (Wechsler, Davenport, Dowdall, Moeykens, & Castillo, 1994; Windle, 1996)) ainsi que les problèmes liés à la prise d'alcool.

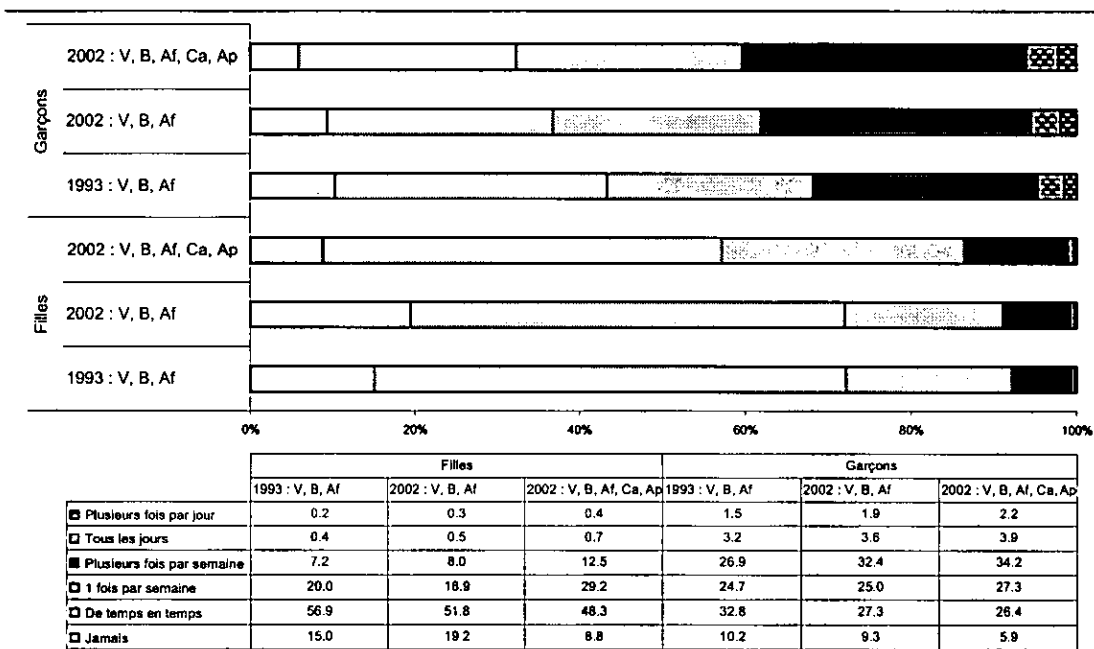
Le Graphique 3.4-11 présente les fréquences de consommation d'alcool par sexe séparé. Les jeunes donnent actuellement leur préférence à la bière, aux alcopops et aux cocktails alcoolisés. Les différences de consommation entre filles et garçons sont importantes, surtout parmi les consommateurs réguliers d'alcool (> 1 fois par semaine). La bière reste la boisson la plus souvent consommée par les garçons tandis que, chez les filles, ce sont les cocktails et alcopops qui viennent en tête.



Graphique 3.4-11 Pourcentages de jeunes consommant divers types d'alcool à des fréquences variables, selon le sexe (SMASH 2002, Q76)

3.4 Comportements liés à la santé

Le Graphique 3.4-12 donne les pourcentages de jeunes consommant, en 2002, n'importe quel type d'alcool à diverses fréquences, par rapport à l'enquête de 1993. La consommation de bière, de vin et d'alcools forts est stationnaire ; en revanche, si l'on compare la consommation totale de boissons alcoolisées incluant, en plus de la bière, du vin et des alcools forts, les cocktails et les alcopops, on constate une augmentation notable de la consommation hebdomadaire et pluri-hebdomadaire d'alcool, surtout chez les répondants de sexe féminin. Par exemple, le pourcentage de jeunes filles déclarant consommer de l'alcool au moins une fois par semaine a augmenté de près de 10% entre 1993 et 2002 et la différence de pourcentage est exclusivement attribuable à la consommation d'alcopops et de cocktails.



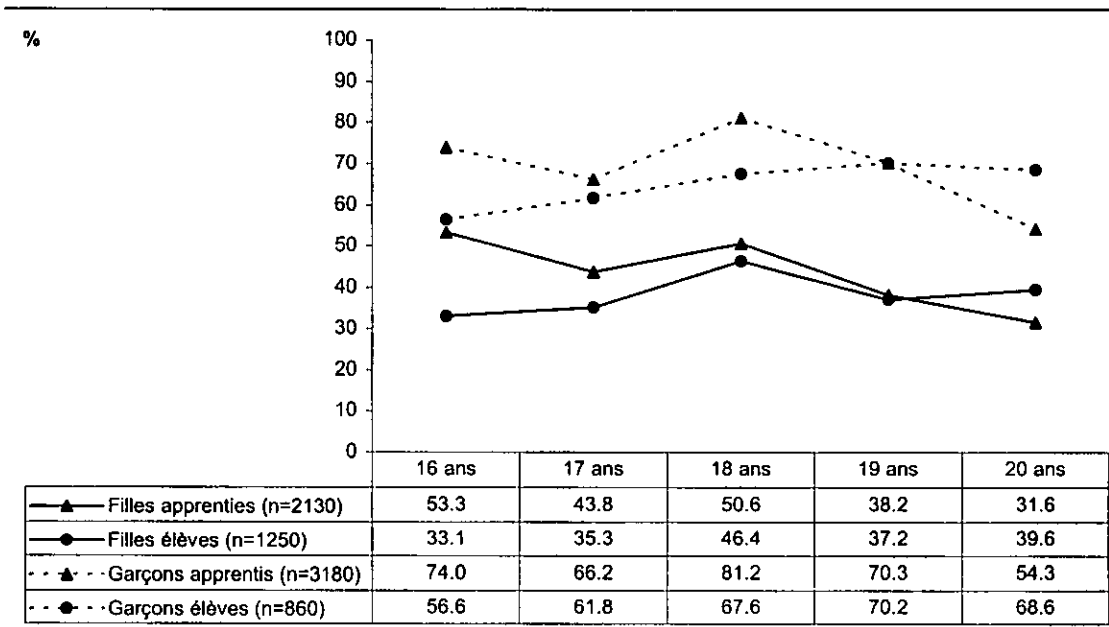
* Légende : V : vin ; B : bière ; Af : alcools forts ; Ca : cocktails alcoolisés ; Ap : alcopops.

** Pour 1993, les données sur la consommation d'alcool en général ne sont pas disponibles.

Graphique 3.4-12 Pourcentages de jeunes consommant divers types d'alcool à des fréquences variables, selon le sexe, comparaison 1993-2002 (SMASH 2002, Q76)

Ainsi, la mise sur le marché de boissons alcoolisées sucrées, au goût agréable a permis de recruter une nouvelle frange de consommateurs et surtout de consommatrices qui, autrefois, ne consommaient pas d'alcool. Même si ces comparaisons ont leurs limites (composition d'échantillon légèrement différente entre 1993 et 2002 ; accroissement des pourcentages de consommation lié à l'ajout de nouveaux types de boissons dans la question), l'évolution ainsi constatée pose beaucoup de questions par rapport au contrôle de la vente et de la consommation de boissons alcoolisées de diverses natures par les jeunes. Le Graphique 3.4-12 donne un aperçu de cette évolution de façon plus visuelle et met en évidence la part prise par la consommation d'alcopops et de cocktails entre 1993 et 2002, surtout chez les filles.

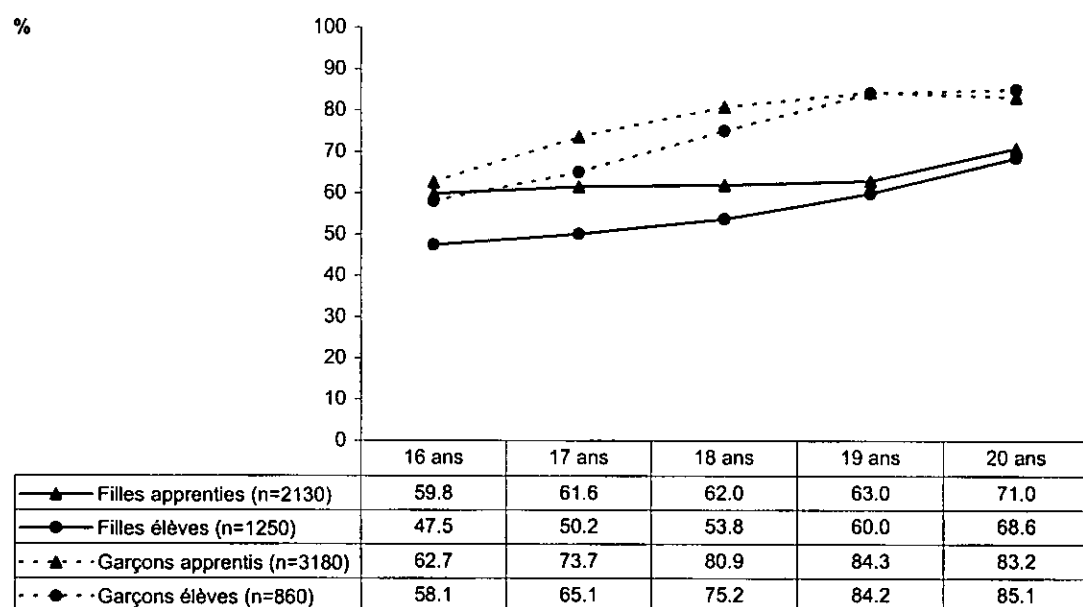
Le Graphique 3.4-13 donne une idée des fréquences de consommation d'alcool (tous alcools confondus) selon l'âge des répondants, par sexe et filière professionnelle séparés. La proportion de consommateurs réguliers évolue peu avec l'âge chez les élèves. En revanche, chez les apprentis des deux sexes, la proportion de jeunes rapportant une consommation régulière semble plus faible parmi les répondants plus âgés. L'explication la plus plausible de ce phénomène est un effet de cohorte. Les enquêtes HBSC (Schmid, 2003) montrent en effet que l'usage d'alcool, surtout chez les filles, s'est répandu même avant l'âge de 15 ans, de sorte que les plus jeunes du collectif SMASH 2002 auraient pris l'habitude de consommer de l'alcool dans une proportion plus importante que les jeunes de 19-20 ans interrogés dans le cadre de l'enquête.



Graphique 3.4-13 Pourcentages de jeunes disant consommer de l'alcool au moins une fois par semaine, selon le sexe, la filière de formation et l'âge (SMASH 2002, Q76)

L'un des problèmes que pose la consommation de ce type de boisson est qu'il s'accompagne facilement d'épisodes d'ivresse, les jeunes ne percevant pas facilement que ces boissons douces et séductrices contiennent une quantité appréciable d'alcool. Le Graphique 3.4-14 donne une idée du nombre de jeunes ayant connu au moins un épisode d'ivresse dans leur vie. Comme on le voit, la proportion de jeunes ayant connu un tel épisode augmente avec l'âge, mais il est déjà relativement élevé à l'âge de 16 ans. Cela corrobore les résultats de l'enquête HBSC de l'ISPA (Schmid, 2003) qui montre qu'à l'âge de 15-16 ans, 25,4% des filles et 41,9% des garçons interrogés avaient déjà connu au moins un épisode d'ivresse. Les jeunes apprenties de 16-17 ans sont très proches de leurs camarades garçons, et c'est avant tout les jeunes élèves qui se distinguent par un taux plus faible de fréquence d'ivresse. D'un autre côté, c'est surtout vers l'âge de 18 à 20 ans qu'apparaissent le plus nettement les différences entre filles et garçons. Pour terminer, relevons la faible augmentation des taux entre 18 et 20 ans, qui signe le fait que l'apprentissage de l'ivresse, dans nos sociétés, se fait avant tout entre l'âge de 13 et 17 ans, avec une tendance, si l'on en croit les chiffres de l'ISPA (Schmid, 2003), à un rajeunissement des collectifs ayant connu au moins une ivresse.

3.4 Comportements liés à la santé



Graphique 3.4-14 Pourcentages de jeunes ayant connu au moins un épisode d'ivresse, selon le sexe, la filière de formation et l'âge (SMASH 2002, Q78)

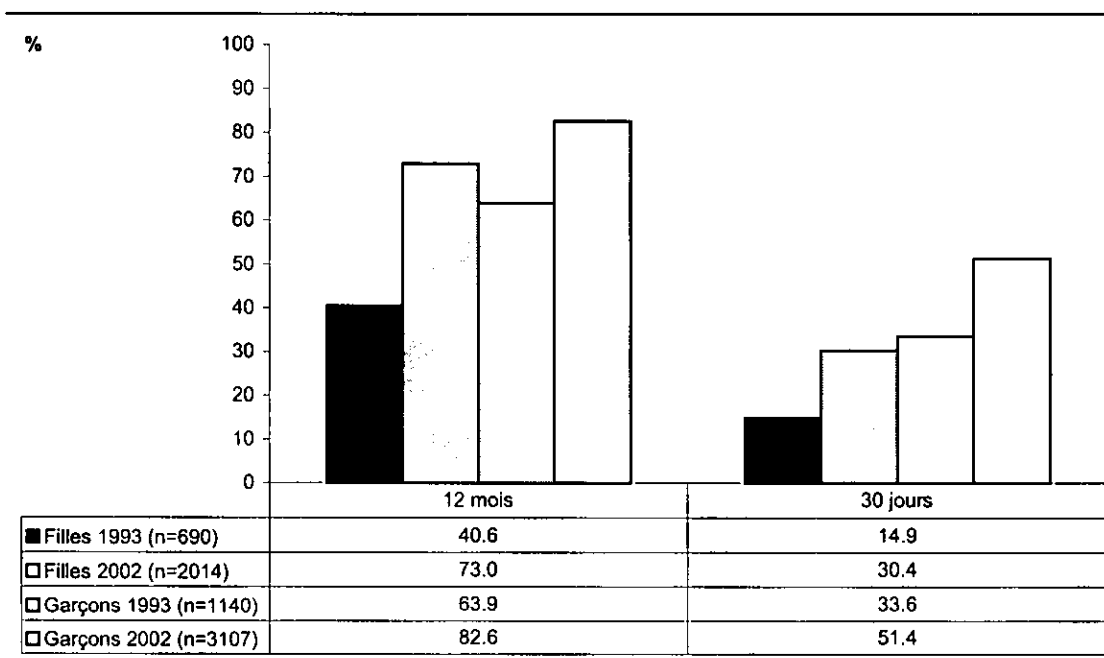
Entre 16 et 20 ans, on peut donc dire qu'une majorité d'adolescents, les garçons en plus forte proportion que les filles, ont connu au moins un épisode d'ivresse au cours de leur vie. De plus, comme le démontre le Tableau 3.4-2, une quantité considérable d'entre eux connaissent des épisodes d'ivresse réguliers. Les différences entre filles et garçons de même qu'entre apprentis et élèves sont significatives. Il en va de même pour les différences selon les tranches d'âge considérées.

	Jamais		1 à 2 fois		3 à 9 fois		10 fois ou plus	
	filles (%)	garçons (%)	filles (%)	garçons (%)	filles (%)	garçons (%)	filles (%)	garçons (%)
Au cours de la vie	1.3	.9	44.9	23.9	33.1	28.7	18.2	42.1
Au cours des 12 derniers mois	21.8	11.8	48.7	36.4	18.5	24.9	5.8	21.3
Au cours des 30 derniers jours	63.0	43.2	26.4	33.9	3.7	14.0	.4	3.5

* Les pourcentages sont calculés par rapport aux jeunes ayant signalé au moins un épisode d'ivresse au cours de la vie.

Tableau 3.4-2 Pourcentages de jeunes ayant connu des épisodes d'ivresse à diverses fréquences, selon le sexe (SMASH 2002, Q78)

Si l'on veut mesurer l'évolution survenue ces dix dernières années, il importe de rester prudent, la composition des collectifs des enquêtes 1993 et 2002 étant un peu différente. Ceci étant dit, il semble bien que la proportion de jeunes ayant connu un ou des épisodes d'ivresse, surtout chez les filles, aurait notablement augmenté au cours de la dernière décennie (Graphique 3.4-15), dans une proportion de 20% à 40%. C'est également la fréquence de ces épisodes qui semble s'accroître, puisque la proportion de jeunes signalant trois ou plus épisodes d'ivresse durant l'année et surtout durant le dernier mois semble avoir passablement crû. Si l'expérience de l'ivresse s'est accrue chez les filles, sa fréquence reste tout de même plus élevée chez les garçons, le pourcentage d'entre eux signalant des ivresses dans le mois précédant l'enquête étant nettement plus important.

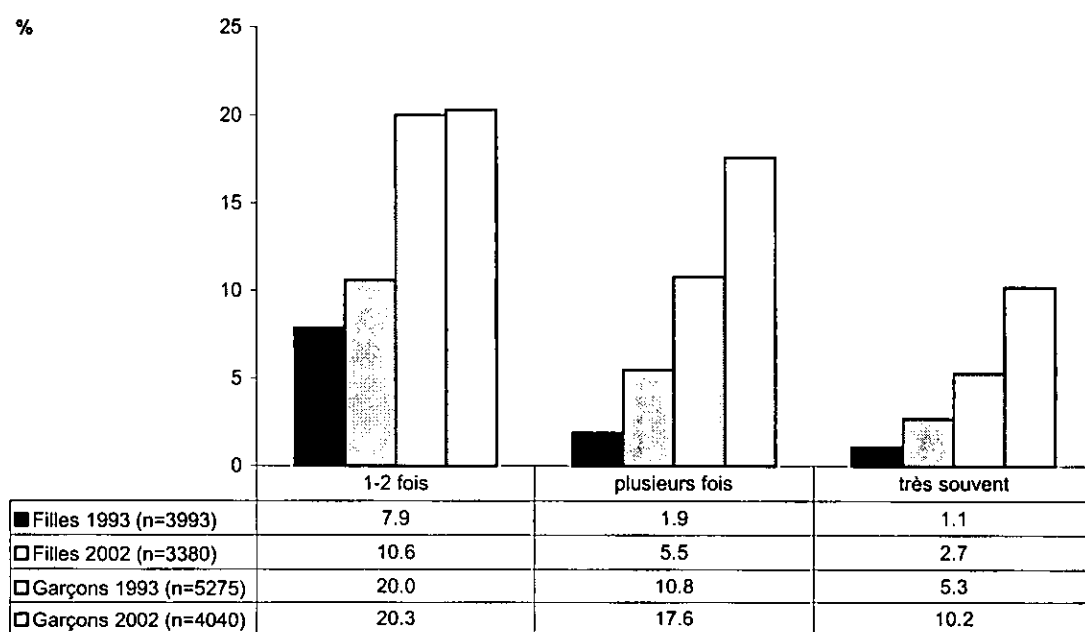


* Les données 1993 sont basées sur les 25% des répondants qui ont reçu le module sur l'utilisation de substances.

Graphique 3.4-15 Pourcentages de jeunes signalant au moins un épisode d'ivresse dans les 12 mois et/ou les 30 jours précédant l'enquête, parmi les consommateurs d'alcool, selon le sexe, comparaison 1993-2002 (SMASH 2002, Q78)

3.4 Comportements liés à la santé

Les conséquences potentielles des épisodes d'ivresse sont connues : risque d'accident, de violence et de bagarre, mauvaises performances scolaires ou encore prises de risque sous l'influence de l'alcool. Le Graphique 3.4-16 montre que nombre de jeunes admettent avoir pris le volant (ou le guidon) en se sentant ivres. Ainsi, en 2003, un garçon sur dix déclare conduire souvent un véhicule en état d'ébriété. De plus, la proportion de jeunes signalant une telle situation a passablement augmenté depuis 10 ans.



* Les données 1993 sont basées sur les 25% des répondants qui ont reçu le module sur l'utilisation de substances.

Graphique 3.4-16 Pourcentages de jeunes reconnaissant avoir conduit en état d'ivresse un véhicule (2 ou 4 roues), sur l'ensemble du collectif, selon le sexe, comparaison 1993-2002 (SMASH 2002, Q30)

En dehors de la conduite en état d'ivresse et des risques potentiels qu'elle comporte, il existe bien d'autres complications potentielles de l'usage excessif d'alcool. Le Tableau 3.4-3 en répertorie une partie sur l'ensemble du collectif.

	Filles (%) n = 3380	Garçons (%) n = 4040
Problèmes individuels	17	33
Diminution des performances à l'école, au travail, y c. absentéisme	2.9	5.3
Objets ou habits endommagés	7.9	21.7
Valeurs perdues (argent, etc.)	8.9	16.0
Accidents, blessures	6.2	16.6
Problèmes relationnels	15	27
Querelle, bagarre	4.7	17.6
Problèmes relationnels avec des ami(e)s	8.1	9.8
Problèmes relationnels avec vos parents	5.4	8.5
Problèmes relationnels avec vos enseignant(e)s	0.8	2.0
Problèmes relationnels avec des collègues	3.4	4.5
Relations sexuelles	8	15
Relation sexuelle non voulue	4.1	7.1
Relation sexuelle non protégée	5.5	7.3
Problèmes d'érection (ne pas arriver à bander)	nc	5.1
TOTAL (au moins une fois un problème quelconque)	27	46

* nc : not concerned

Tableau 3.4-3 Pourcentages de jeunes qui admettent avoir connu divers problèmes suite à la consommation d'alcool, sur l'ensemble du collectif, selon le sexe (SMASH 2002, Q79)

On le voit, le pourcentage de jeunes ayant connu des dommages corporels, financiers ou psychologiques est élevé : un quart des filles et pratiquement la moitié des garçons signalent avoir rencontré au moins une fois un problème résultant de leur propre consommation d'alcool. Ces problèmes sont par ailleurs significativement plus élevés parmi les apprentis des deux sexes que parmi les élèves. De plus, il est impressionnant de relever que la consommation d'alcool entraîne pour une proportion non négligeable de jeunes des deux sexes des prises de risque dans le domaine de la sexualité, confirmant en cela des constatations faites il y a quelques années dans le cadre d'une enquête nationale sur la sexualité des jeunes du même âge (Narring, Wydler, & Michaud, 2000).

3.4 Comportements liés à la santé

En résumé, l'évolution observée ces dernières années nous porte à conclure d'une part à une augmentation de la fréquence de consommation d'alcool – probablement liée à l'apparition des alcopops, notamment chez les jeunes adolescentes. On note en outre une modification des modes d'usage de l'alcool avec une tendance à ingérer de fortes doses de boissons en peu de temps dans le but avéré d'obtenir un état d'ivresse. Cette tendance s'accompagne probablement d'une augmentation des conduites à risques sous l'effet de boissons alcoolisées, comme en témoigne l'augmentation du pourcentage de jeunes ayant conduit en état d'ivresse. Tout se passe comme si le rapport à l'alcool se modifiait, les jeunes le consommant moins dans une optique purement festive et plus dans le but avéré de sensations d'ivresse obéissant en cela à une valorisation excessive par nos sociétés des comportements exploratoires et de la prise de risque (Le Breton, 1991).

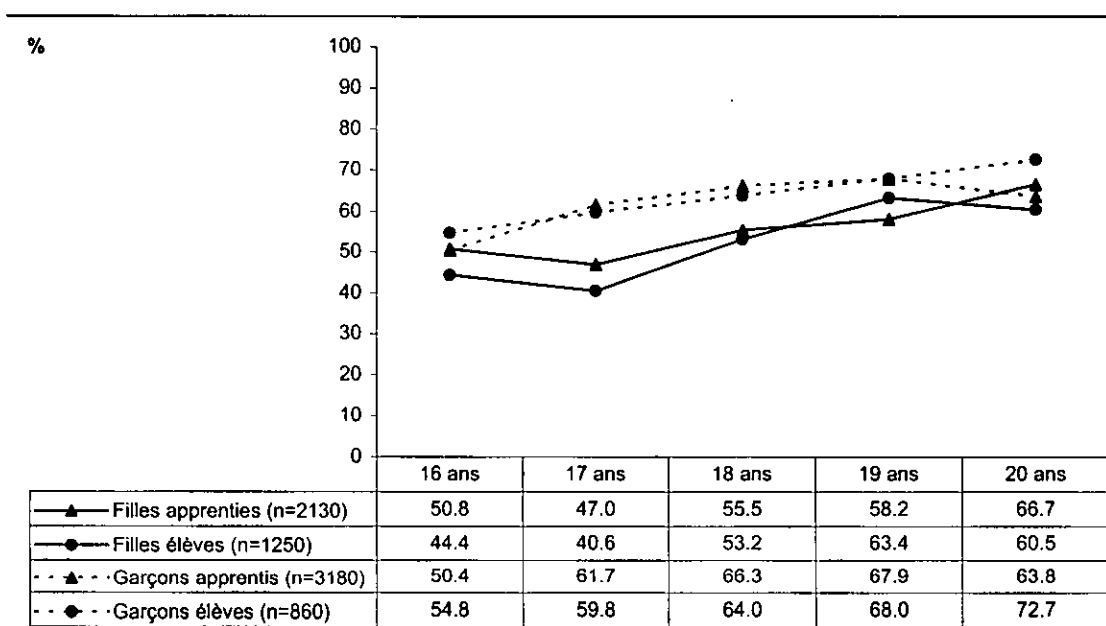
On ne peut que se féliciter des mesures prises récemment dans notre pays pour limiter l'accès aux boissons alcoolisées, telle l'augmentation des taxes perçues sur les alcopops, et un plus strict contrôle de la vente de boissons alcoolisées aux mineurs. On peut aussi souhaiter que le passage du taux maximal d'alcoolémie de 0.8 à 0.5 pour mille se fasse le plus rapidement possible. On devrait plus développer encore des campagnes de promotion du retour à domicile en compagnie d'un chauffeur sobre, à l'instar du « nez rouge » des périodes de Noël ou de la campagne "Be my angel" de la Fédération vaudoise contre l'alcoolisme. Des messages cohérents visant à promouvoir l'utilisation du préservatif (« safe sex ») à l'échelon de toute la société se sont montrés efficaces dans une modification des comportements des jeunes (Dubois-Arber, Jeannin, & Spencer, 1999). On pourrait souhaiter que des campagnes de type « safe drinking » aient à l'avenir le même impact, pour autant qu'elles soient relayées par l'ensemble de la société, comme c'est le cas dans certains pays nordiques (Bergman & Rivara, 1991).

Il ne faut en effet pas oublier que les problèmes d'alcool ne sont pas le fait des seuls adolescents et peu s'en faut : c'est donc en réfléchissant globalement à la consommation d'alcool dans notre société que l'on pourra limiter les conséquences de la consommation problématique d'alcool chez les jeunes.

3.4.4 Usage de cannabis

L'usage de cannabis reste dans notre pays comme dans le reste du monde un thème très controversé. S'il est établi qu'une utilisation expérimentale, occasionnelle, récréative de cannabis n'entraîne pas de dommage, la plupart des auteurs s'accordent à dire que les effets négatifs d'une consommation *régulière* de cannabis sont démontrés, tant sur la santé physique que mentale (Hall & Solowij, 1998) : effets à long terme sur le tractus respiratoire, risque augmenté de psychose ou de troubles neuropsychologiques. Ce sont néanmoins surtout les effets à court et moyen termes sur l'insertion familiale, sociale et professionnelle d'un usage abusif de cannabis qui préoccupent les parents et les professionnels concernés (Lynskey & Hall, 2000) : abandon d'activités sportives, chute du rendement scolaire, endettement, prise de risque sous l'effet des substances, isolement social, autant de problèmes rencontrés chez une partie des jeunes faisant une consommation quotidienne voire pluri-quotidienne de cannabis.

C'est avant l'âge de 15 ans que débute l'usage de cannabis pour plus de la moitié des adolescents interrogés, ce que confirment d'ailleurs les enquêtes HBSC (Schmid, 2003). On constate en outre à l'âge de 16-17 ans, et notamment chez les filles, une augmentation supplémentaire du pourcentage de consommateurs (Graphique 3.4-17). Les pourcentages de répondants signalant une consommation de cannabis une fois au moins dans leur vie n'évoluent plus que marginalement au delà de 17-18 ans. Contrairement à ce qui se passe pour la consommation de tabac, les différences entre apprentis et élèves sont négligeables.

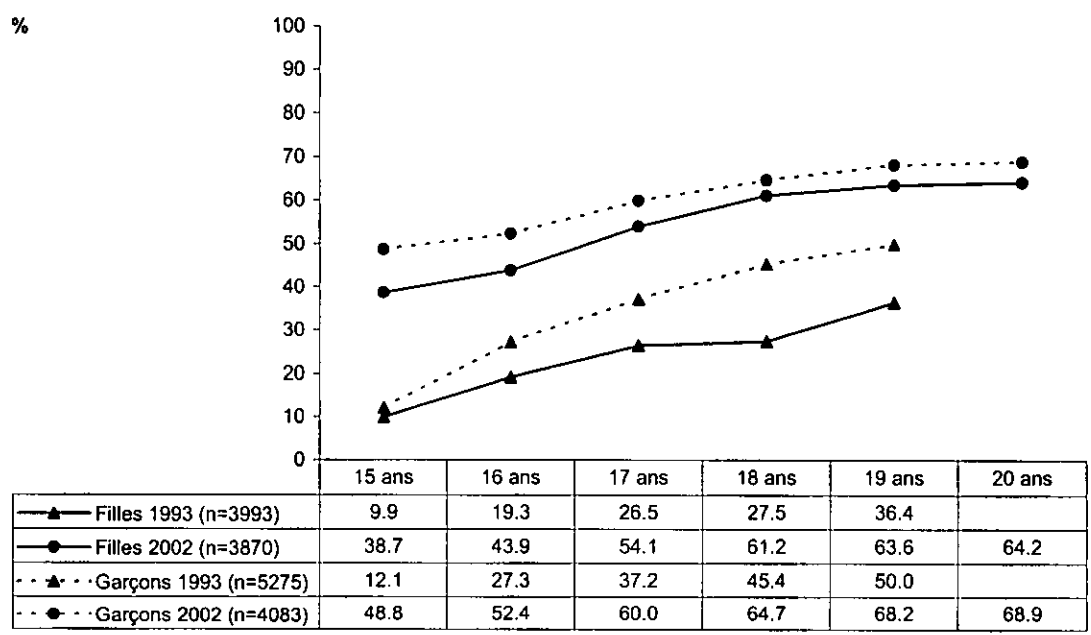


Graphique 3.4-17 Pourcentages de jeunes qui signalent avoir consommé du cannabis au moins une fois dans leur vie, selon le sexe, la filière de formation et l'âge (SMASH 2002, Q80)

Ces pourcentages contrastent singulièrement avec ceux obtenus il y a 10 ans, qui montraient que c'était plutôt au delà de 16 ans et jusqu'à 19-20 ans que cette initiation avait lieu.

3.4 Comportements liés à la santé

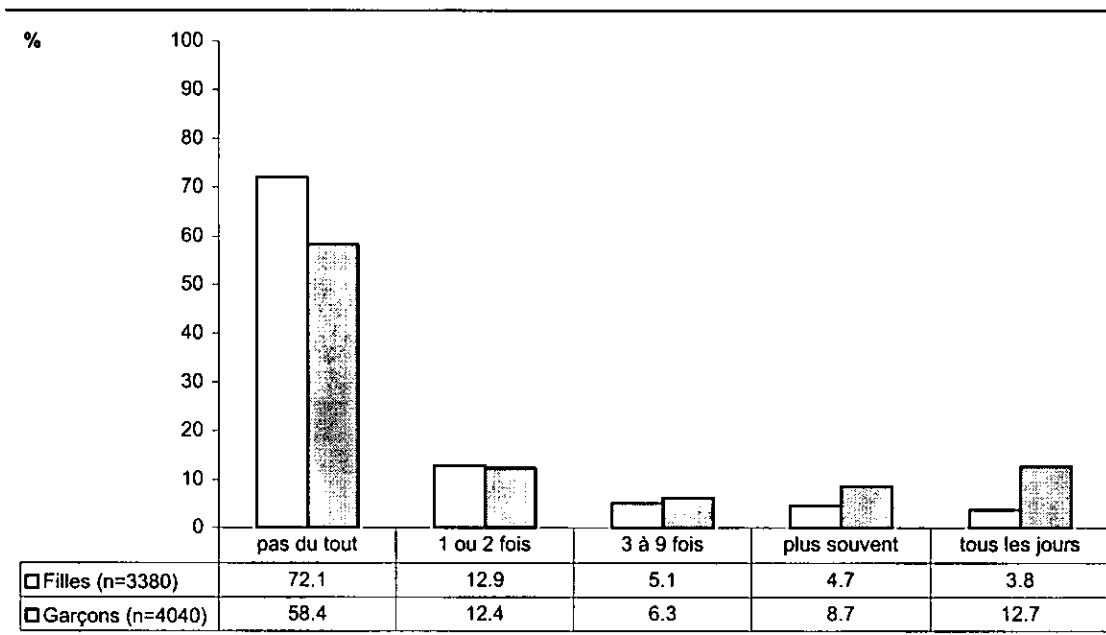
Le Graphique 3.4-18 illustre le changement qui semble avoir eu lieu durant les 10 dernières années, soit une plus grande précocité d'accès au cannabis et un plus fort pourcentage de jeunes qui en ont consommé, pour chaque tranche d'âge considérée, mais de façon très importante entre 15 et 17 ans. Cependant, comme nous l'avons déjà relevé, il faut rester prudent dans l'interprétation de ces chiffres étant donné les différences de composition des collectifs des deux enquêtes.



* les pourcentages de consommation à 15 ans en 2002 sont tirés de l'étude de l'ISPA (Schmid, 2003)

Graphique 3.4-18 Pourcentages de jeunes rapportant avoir fait usage à une reprise au moins de cannabis, selon le sexe, comparaison 1993-2002 (SMASH 2002, Q80)

Il est utile de se demander à quelle fréquence le cannabis est consommé. Le Graphique 3.4-19 donne un aperçu des résultats. Comme on le voit, près de trois filles sur quatre et un garçon sur deux ne signalent aucune consommation durant le mois précédant l'enquête.



Graphique 3.4-19 Fréquences de consommation de cannabis dans les 30 derniers jours, selon le sexe (SMASH 2002, Q81)

Si on soustrait les pourcentages de jeunes ayant consommé du cannabis durant les 30 derniers jours de ceux qui en ont consommé au moins une fois durant leur vie, on obtient une évaluation des jeunes qui ont soit abandonné leur usage, soit ont recours au cannabis rarement : c'est le cas pour 25% de filles et pour 22% de garçons. En d'autres termes, il est vraisemblable qu'environ la moitié des jeunes interrogés ont plus ou moins renoncé à leur consommation et qu'un pourcentage supplémentaire de 15% à 20% d'entre eux en font un usage occasionnel. Les chercheurs de l'ISPA ont aussi démontré que si les pourcentages de jeunes consommant du cannabis avaient augmenté, les pourcentages de jeunes expérimentateurs qui signalaient un usage durant leur vie mais pas dans l'année précédant l'enquête avaient, eux aussi, passablement augmenté (Schmid, 2003). Le pourcentage de jeunes qui en font un usage régulier reste donc proportionnellement relativement faible par comparaison à l'ensemble des consommateurs : de l'ordre de 10% des garçons interrogés et de près de 5% des filles signalent un usage au moins quotidien voire pluri-quotidien de cette substance.

Le Tableau 3.4-4 recense la proportion de jeunes qui signalent des problèmes en relation avec l'usage de drogue. Il est frappant que ces taux de tracas rapportés par les répondants soient relativement importants, même si les pourcentages de jeunes signalant des difficultés dans différents domaines est environ deux fois moins importante que lors de la consommation d'alcool (Tableau 3.4-3). Une exception importante à ce constat : une proportion élevée de jeunes signalent des problèmes scolaires ou professionnels en rapport avec la prise de cannabis et de drogues en général, plus du double par rapport à la prise d'alcool ! En d'autres termes, si les conséquences de l'usage problématique d'alcool se font surtout sentir dans le domaine de la violence et de la sexualité, celles de l'usage de cannabis se font sentir dans le domaine scolaire et professionnel ceci pour près de 10% du collectif, sans différence entre filles et garçons. Il n'est pas étonnant que ce soit l'effet désinhibant de l'alcool pris en grandes quantités dans certaines occasions festives qui transparaisse au travers de ces chiffres, alors que c'est l'effet délétère sur la mémoire et sur les capacités d'attention du cannabis qui se fait sentir,

3.4 Comportements liés à la santé

chez des jeunes qui en consomment probablement soit quotidiennement soit plusieurs fois par semaine.

	Filles (%) n = 3380	Garçons (%) n = 4040
Au moins un problème individuel	12	15
diminution des performances à l'école, au travail, absentéisme	9.3	12.4
objets ou habits endommagés	2.0	5.7
valeurs perdues (argent, ...)	4.0	7.1
accidents, blessures	2.4	5.8
Au moins un problème relationnel	10	14
querelle, bagarre	2.3	6.3
problèmes relationnels avec des ami(e)s	5.4	6.0
problèmes relationnels avec vos parents	6.4	7.0
problèmes relationnels avec vos enseignant(e)s	1.5	2.0
problèmes relationnels avec des collègues	3.0	2.7
Au moins une relation sexuelle	2	5
relation sexuelle non voulue	1.4	3.3
relation sexuelle non protégée	1.3	3.5
TOTAL (au moins une fois un problème quelconque)	16	25

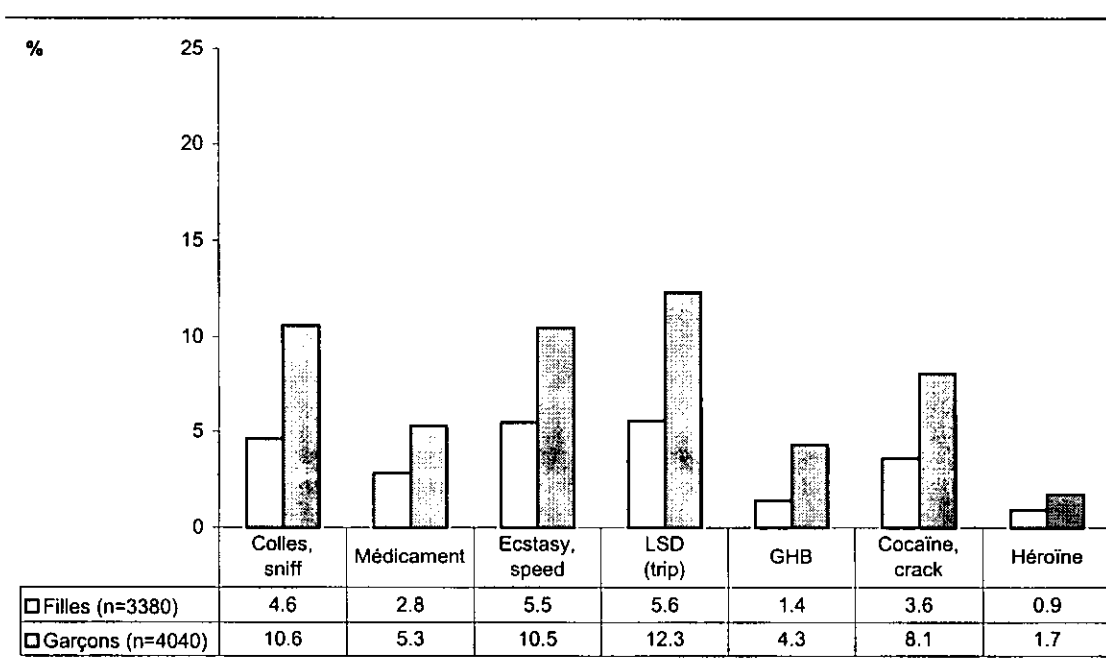
Tableau 3.4-4 Proportions de jeunes signalant avoir connu divers problèmes en relation avec la prise de drogue, selon le sexe (SMASH 2002, Q83)

Quelles conclusions tirer de ces résultats ? Tout d'abord la tendance à une consommation généralisée de cannabis semble bien se confirmer, de même que la précocité de l'accès à un tel usage, puisqu'à 15 ans, 40% des filles et 50% des garçons y ont déjà goûté. Il importe sans aucun doute d'intervenir plus tôt que par le passé avec des activités de sensibilisation et de prévention. Dans une proportion importante de cas, cette consommation reste expérimentale ou occasionnelle, donc probablement sans conséquences de santé et psychosociale. Par ailleurs, un nombre grandissant d'adolescents font une consommation quotidienne de cannabis, voire pluri-quotidienne avec comme conséquence que près de 10% des jeunes interrogés signalent des problèmes scolaires ou professionnels en relation avec cette consommation. Il importe de réfléchir à des dispositifs permettant à ces jeunes d'enrayer un usage qui peut durablement perturber leur développement psychosocial et leurs apprentissages scolaires et professionnels. Le discours actuel a malheureusement tendance à se focaliser sur les risques du cannabis en général, alors qu'il est beaucoup plus important de saisir le rapport que certains jeunes entretiennent avec cette substance, soit d'une part la quantité consommée, la fréquence de consommation, et surtout le contexte dans lequel celle-ci intervient et la personnalité des jeunes usagers.

3.4.5 Usage d'autres drogues

Ce chapitre est surtout consacré à l'usage de drogues illégales autres que le cannabis, principalement les drogues de synthèse et la cocaïne. Néanmoins, nous y avons adjoint l'usage de substances relativement disponibles sur le marché que sont les colles et solvants et les médicaments psychotropes. S'il n'est pas nécessaire de s'appesantir sur les effets nocifs de substances telles que l'héroïne et la cocaïne, il importe de souligner que divers travaux ont mis en évidence récemment les risques liés à l'usage de substances de synthèse, notamment l'ecstasy (INSERM, 2001) dont on a démontré qu'elle pouvait provoquer des lésions cérébrales. Depuis 10 à 20 ans, l'usage de drogues de synthèse s'est passablement répandu. Par ailleurs, l'usage d'héroïne et de cocaïne reste un problème très préoccupant dans notre pays. L'enquête SMASH permet d'estimer les pourcentages de jeunes des deux sexes rapportant un usage de telles substances, au cours de la vie ou durant les 30 derniers jours. En soustrayant les pourcentages de jeunes ayant consommé de tels produits durant le mois précédant l'enquête de ceux qui signalent avoir usé de tels produits au moins une fois dans leur vie, on obtient une approximation des consommateurs expérimentaux ou occasionnels de telles substances. On peut s'interroger bien entendu sur la validité des réponses à de telles questions, mais la littérature suggère que les pourcentages ainsi obtenus sont relativement fiables, pour autant que les questionnaires soient distribués dans un cadre structuré et ménageant un anonymat complet, comme c'est le cas de la présente recherche (Bjarnason, 1995).

Le Graphique 3.4-20 présente les pourcentages de répondants qui admettent avoir recouru une fois au moins dans leur vie à une drogue illégale. Une fille sur vingt et un garçon sur dix environ ont consommé une ou plusieurs drogues de synthèse au moins une fois dans leur vie. Les pourcentages les plus élevés vont à l'ecstasy et au LSD ; en fait – et ce n'est pas le moindre des problèmes liés à l'usage de drogues de synthèse – il n'est pas toujours possible pour les consommateurs de savoir avec certitude le type de substance qu'ils consomment. Le taux de répondants signalant avoir eu recours aux colles est relativement élevé ; il faut toutefois garder en mémoire que cette catégorie regroupe divers types de consommations par inhalation : colles, solvants, benzine, éther, hélium, etc.

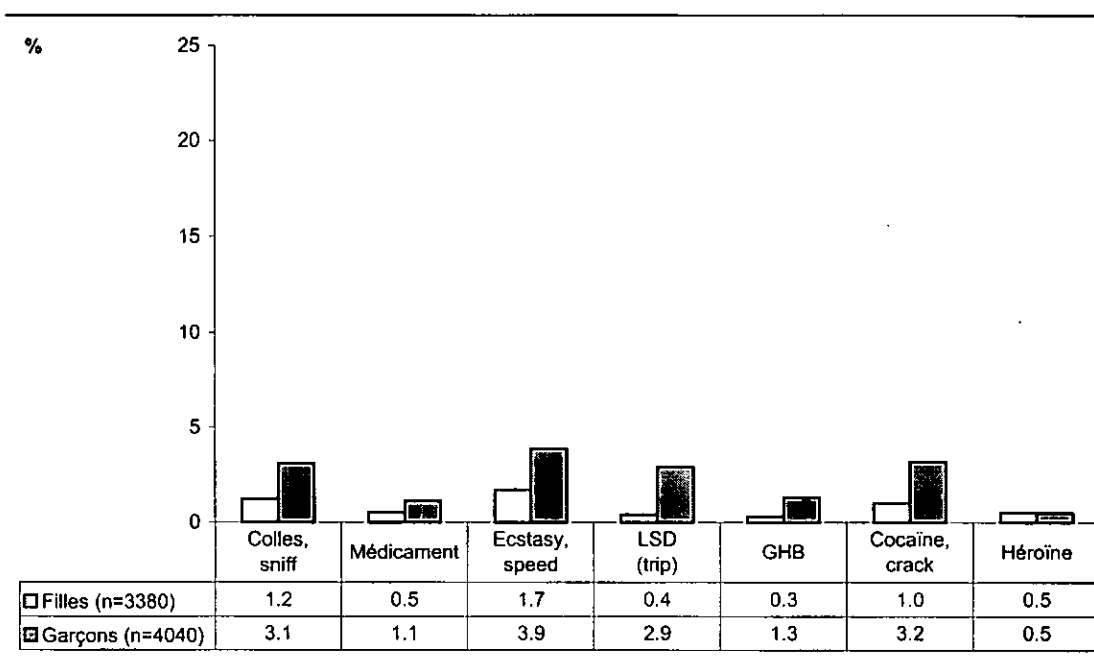


Graphique 3.4-20 Pourcentages de jeunes qui admettent avoir recouru une fois au moins dans leur vie à diverses drogues, selon le sexe (SMASH 2002, Q80)

3.4 Comportements liés à la santé

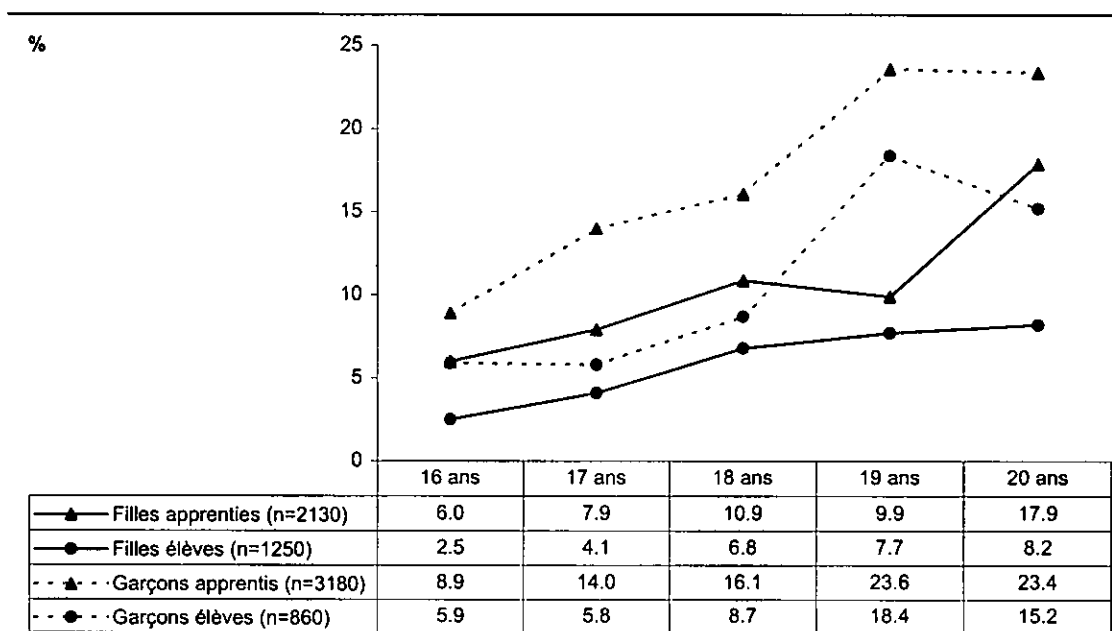
L'un des résultats les plus frappants concerne la consommation de cocaïne, qui touche une proportion considérable de jeunes (surtout des garçons), compte tenu des risques majeurs qu'un tel usage comporte. Ce taux élevé corrobore les chiffres obtenus récemment par l'ISPA auprès de jeunes de 15 ans (Schmid, 2003). Néanmoins, comme le montre le Graphique 3.4-21, une minorité des jeunes interrogés rapportent en avoir consommé durant le mois précédant l'enquête. D'ailleurs, si 4% des filles et 9% des garçons environ admettent avoir fait usage au moins une fois de drogues dures, seule une minorité rapportent se les être injectée.

Le Graphique 3.4-21 présente les pourcentages de consommateurs «récents» de diverses substances, puisqu'ils déclarent avoir consommé divers produits durant le mois précédant l'enquête. On le voit, les pourcentages sont nettement plus faibles qu'en ce qui concerne les consommations durant la vie : la moitié voire le tiers des jeunes ayant signalé une consommation de drogues de synthèse en ont usé récemment. En d'autres termes, une partie des jeunes admettant avoir pris ces drogues dites dures en font un usage probablement occasionnel, voire purement exploratoire.

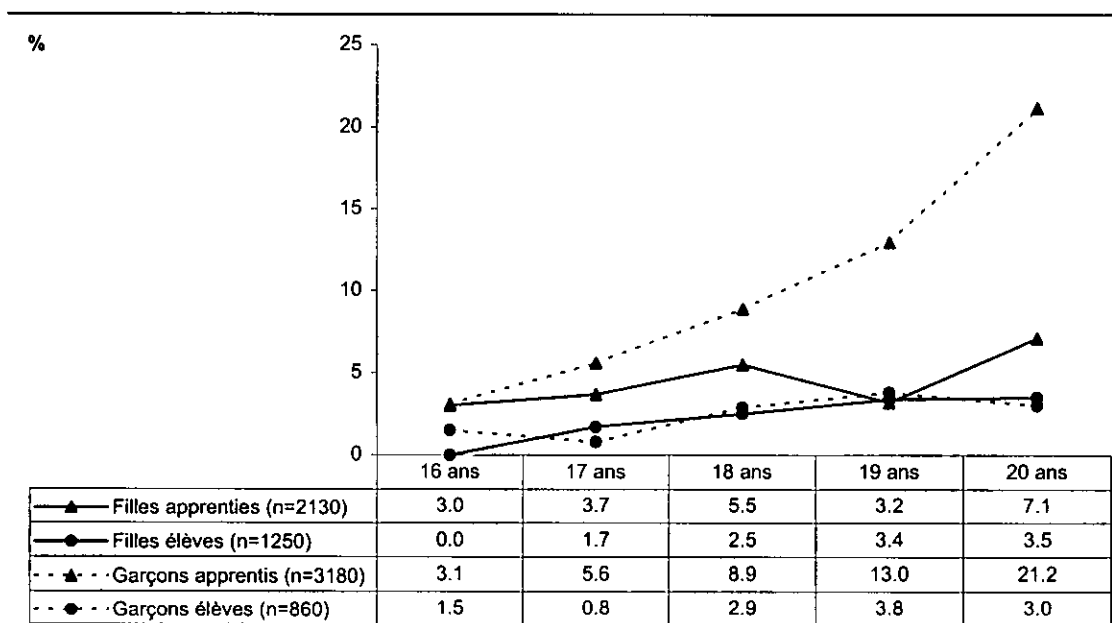


Graphique 3.4-21 Pourcentages de jeunes signalant avoir usé de diverses drogues durant le mois précédant l'enquête, selon le sexe (SMASH 2002, Q81)

Le Graphique 3.4-22 et le Graphique 3.4-23 permettent de se faire une idée de l'importance de la consommation de drogues de synthèse et de cocaïne en fonction de l'âge, du sexe et de la filière professionnelle. La conclusion la plus évidente à tirer de ces deux graphiques est que c'est avant tout entre 16 et 20 ans (au delà de l'âge de 15 ans) que les jeunes ont leur premier contact avec des substances psychoactives illégales autres que le cannabis : cela vaut tant pour les drogues de synthèse que pour la cocaïne. Le coût nettement plus élevé de ces produits, leur disponibilité limitée à des événements festifs précis (« raves ») sont autant d'explications à ce phénomène. Un autre constat frappant est la différence nette de pourcentages de consommateurs entre élèves et apprentis, notamment chez les garçons. Les raisons de telles différences mériteront d'être approfondies, mais on peut d'ores et déjà évoquer quelques hypothèses comme celles d'une plus rapide entrée dans le monde du travail, d'un meilleur pouvoir d'achat chez les apprentis, ou encore d'un stress plus important dans certains métiers.



Graphique 3.4-22 Pourcentages de jeunes ayant consommé une fois au moins dans leur vie une drogue de synthèse, selon le sexe, la filière de formation et l'âge (SMASH 2002, Q80)

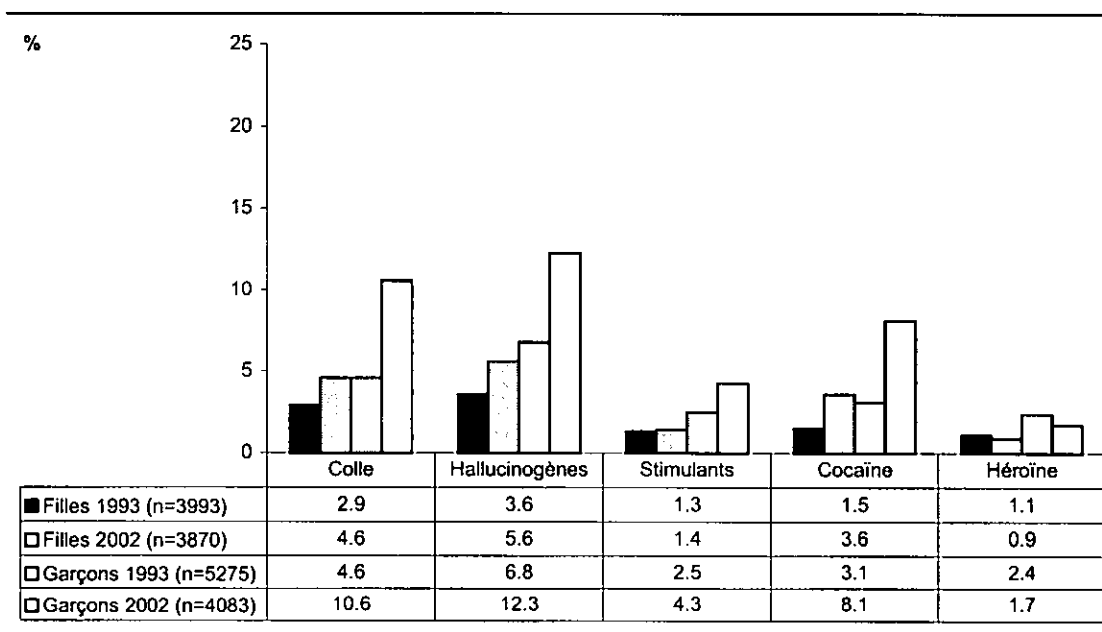


Graphique 3.4-23 Pourcentages de jeunes ayant consommé une fois au moins dans leur vie de la cocaïne, selon le sexe, la filière de formation et l'âge (SMASH 2002, Q80)

Pour terminer, le Graphique 3.4-24 permet d'évaluer l'évolution de la consommation de diverses drogues durant ces 10 dernières années, avec les réserves déjà signalées et liées à une différence de composition des deux collectifs. En d'autres termes, ces comparaisons n'ont qu'une valeur indicative.

3.4 Comportements liés à la santé

Si la consommation d'héroïne semble être restée stable, on ne peut qu'être frappé par l'apparente augmentation de l'usage de drogues de synthèse et surtout de cocaïne, dont la consommation a plus que doublé. Ce constat est corroboré par une observation faite par les centres spécialisés dans les problèmes d'addiction qui notent depuis quelques années une stabilisation de la consommation d'héroïne mais une nette augmentation du nombre de jeunes adultes gravement dépendants de la cocaïne, soit en sniff soit en injection intra-veineuse.



Graphique 3.4-24 Proportions de jeunes ayant consommé une fois au moins dans leur vie diverses drogues illégales, selon le sexe, comparaison 1993-2002 (SMASH 2002, Q80)

Le panorama offert par le présent chapitre autorise des constatations contrastées :

- Du côté des constats positifs, il faut signaler que la majorité des adolescents usant des produits psychotropes semblent en maîtriser les effets et ne restent finalement que des consommateurs récréatifs chez lesquels l'essentiel de la prévention doit porter sur la réduction des risques encourus dans certaines situations particulières comme par exemple la conduite d'un véhicule. Autre bonne nouvelle, celle d'une stabilisation de la consommation d'héroïne, alors que l'on aurait pu craindre que l'augmentation de la consommation de substances psychoactives n'entraîne à terme une entrée facilitée dans la consommation des dérivés de l'opium.
- Au chapitre des constats moins réjouissants, nonobstant quelques différences d'échantillonnage entre les enquêtes 1993 et 2002, force est de constater une augmentation nette de la précocité de l'accès au cannabis, de même qu'un accroissement net des pourcentages de jeunes usagers de substances psychoactives, qu'il s'agisse d'alcool, de cannabis ou de drogues de synthèse. En outre, près de 10% des jeunes interrogés semblent s'engager dans une consommation problématique de ces produits, comme en témoignent les conséquences rapportées dans le domaine scolaire, professionnel et relationnel (Lynskey & Hall, 2000). La validité de ces constats est renforcée par le fait que l'enquête HBSC (Schmid, 2003) aboutit aux mêmes conclusions. De plus, le tableau dressé dans le cadre de l'étude SMASH constitue probablement une sous-estimation de la situation des jeunes en Suisse, car il n'inclut pas toute une frange d'adolescents exclus des filières professionnelles, et dont on sait que leur consommation de produits psychotropes est nettement plus élevée encore (Delbos-Piot, Narring, & Michaud, 1995).

Il n'entre pas dans les objectifs de ce rapport de décrire en détail les mesures à prendre. La politique des quatre piliers mise en place par la confédération (Zobel et al., 2003) porte ses fruits dans certains domaines (consommation d'héroïne par exemple) et ne devrait pas être remise en question. Il importe surtout qu'elle soit relayée de façon consistante par les autorités cantonales voire communales, et que le discours public dans le domaine des substances psychoactives, alcool y compris, se centre de façon pragmatique sur les problèmes et risques liés aux modes d'utilisation et au contexte plutôt qu'aux produits. Il existe des approches de prévention primaire qui ont fait leur preuve, notamment dans les écoles et les communautés (Patton, Bond, Butler, & Glover, 2003; Tobler, 2000; White & Pitts, 1998), comme la mise en place de politiques cohérentes de non-consommation dans divers lieux, y compris les écoles, ou encore l'élaboration de programmes visant l'acquisition de compétences de vie (gestion de la pression des médias et des pairs par exemple). Il est aussi possible de mettre en place des actions de prévention secondaire et tertiaire pour les jeunes en situation de risque, de même que des appuis et traitements spécifiques pour les jeunes les plus en difficulté (Borsari & Carey, 2000; Deas & Thomas, 2001; Fisher & Bentley, 1996; Jainchill, 2000; Savoy et al., 1999). Ces interventions ne se centrent pas exclusivement sur le mésusage de substances mais aussi sur la santé mentale des adolescents de même que sur la restauration d'un environnement stimulant leur laissant des perspectives d'avenir.

3.4.6 Comportements protecteurs (ceinture de sécurité et casque)

Le concept de comportements protecteurs se réfère habituellement à des comportements censés améliorer la santé, dans la perspective de la « salutogénèse » développée par Antonovski (Antonovski, 1986) il y a quelques années. Parmi ces comportements, les plus souvent cités sont le fait de prendre un petit déjeuner chaque matin, de suivre une alimentation équilibrée, de porter le casque ou la ceinture de sécurité ou de pratiquer une activité physique de façon régulière. Il faut donc dissocier ces comportements de ce que l'on appelle des facteurs protecteurs, qui sont, eux, autant de caractéristiques individuelles et environnementales favorisant l'adoption de comportements sains ou prévenant le développement de conduites à risque (Hetherington, Blechman EA& al, 1996). Dans ce chapitre, nous ne présentons que les données liées à la prévention des accidents de circulation.

La mortalité liée aux accidents de circulation et aux traumatismes accidentels est la principale cause de mortalité parmi les adolescents (Klein & Martos Auerbach, 2002) et l'un des principaux problèmes de santé publique dans la plupart des pays industrialisés (voir chapitre 3.6.1). Aux Etats-Unis (Irwin et al, 2002), 37% de la mortalité chez les jeunes de 15 à 19 ans sont dus aux accidents de la circulation et 12% aux autres traumatismes accidentels. Au sein de l'Union Européenne, la moitié des décès des jeunes de 15 à 24 ans entre 1984 et 1993 sont dus aux accidents, dont la majeure partie étaient les accidents de trafic (84%) (Morrison et al., 2000). En d'autres termes, la moitié des décès des jeunes sont potentiellement évitables. Il en est de même pour la Suisse (voir chapitre 3.6.1).

La prévention des accidents de la circulation est donc très importante. Il a été bien établi que l'usage de la ceinture de sécurité quand on voyage en voiture ou du casque quand on circule en moto et en scooter sont les méthodes les plus efficaces pour réduire la morbidité liées aux accidents (Steptoe et al, 2002) et que leur utilisation réduit significativement la probabilité de mort lors d'un accident (Petridou et al., 1998). De manière semblable, l'usage du casque à bicyclette semble prévenir entre 60 et 80% des traumatismes crâniens (AAP, 2001 ; Svanström et al., 2002).

Quelle est donc la situation en Suisse ? Le Graphique 3.4-25 montre qu'il y a significativement plus de garçons que de filles qui ont conduit une bicyclette, un vélomoteur, une moto ou une voiture au cours des derniers 30 jours. Tant pour les filles que pour les garçons, l'utilisation de la bicyclette et du vélomoteur décroît significativement avec l'âge, tandis que l'utilisation de la moto/du scooter et de l'automobile augmente. Globalement, l'utilisation de la bicyclette est plus fréquente parmi les élèves de deux sexes tandis que les apprentis sont plus nombreux à avoir recours à des véhicules à moteur. Ces différences entre élèves et apprentis dans les deux sexes pourraient s'expliquer par le fait que les apprentis travaillent et ont de ce fait un pouvoir d'achat plus important.